

III. M. Maurras se défend d'avoir subi l'influence de M. Benda. Personne n'a jamais prétendu qu'il l'ait subie. Et j'ai, quant à moi, suffisamment insisté sur l'hétérogénéité absolue de leur pensée pour qu'on ne m'accuse pas de cette erreur. Pour ce qui est de l'influence de « conceptions parentes » sur MM. Maurras et Benda, elles ont joué de telle façon qu'il ne saurait y avoir lieu pour M. Maurras de revendiquer la priorité dans l'adoption d'idées par ailleurs vieilles comme le monde.

Veillez croire, etc.

CONSTANT BOURQUIN.

§

Aristide Bruant et la Librairie Rey. — La partie du boulevard des Italiens qui va disparaître avec le percement du boulevard Haussmann aura vu la dernière consécration littéraire d'Aristide Bruant. A la porte du libraire Eugène Rey étaient exposés, depuis l'an dernier, les portraits de Bruant par Toulouse-Lautrec et Steinlen; et, devant ces affiches, des piles de volumes : *Dans la rue* et *Sur la route*, avec leurs couvertures illustrées par Steinlen, Borgex et Poulbot attirant l'acheteur.

Plus récemment, un choix de *Poèmes et chansons, avec quelques Souvenirs d'Aristide Bruant pour servir de préface*, était venu s'ajouter aux volumes anciens lancés de nouveau par Rey. La couverture qui reproduisait, une fois de plus, le cache-nez rouge, la veste de velours, le vaste chapeau et la « belle tête de chouan résolu » (*Courteline dixit*) était de Lucien Laforge.

Les quarante-six pièces qui composent ce recueil avaient été choisies par Rey parmi les plus célèbres de Bruant. Celui-ci qui, par une lettre du 15 octobre 1924, avait déclaré ce choix « fort judicieux », n'avait en corrigeant les épreuves apporté qu'un changement à son texte.

A la chanson qui ouvre le deuxième volume de ses œuvres (*Aristide Bruant, Dans la rue, deuxième volume, chansons et monologues, dessins de Steinlen, Paris — s. d. — Aristide Bruant, auteur-éditeur, 84, Boulevard Rochechouart, pages 11 et suiv.*), chanson qui porte le même titre que le volume, il avait ajouté le couplet que voici entre le troisième et le quatrième :

C'était un' petit' gonzess' blonde
 Qu'avait la gueul' de la Joconde,
 La fess' ronde et l'téton pointu
 Et qu'était aussi bien foutue
 Qu'les statu's qui montrent leur cul
 Dans la rue.

Le vieux chansonnier était tout heureux de ce nouveau lancement; et l'éditeur ne l'était pas moins. L'admiration de Rey pour Bruant remonte à plus de quarante années, alors que, débutant dans la librairie chez Maurice Dreyfous, il se glissait le soir au cabaret du *Mirliton*

(tout proche de la place Dancourt où habitaient ses parents) et reprenait les refrains avec le chœur du public. Un de ses petits camarades l'accompagnait souvent. C'était Gabriel Randon, qui eut ses premiers vers publiés, sous son nom, dans le *Mirliton*, journal de Bruant, et devint, plus tard, Jehan Rictus.

En ces derniers temps, Bruant venait souvent bavarder une heure ou deux dans la petite librairie où fréquentèrent Henry Céard, Lucien Descaves, Gabriel de la Salle, Charles Huard, Henri Bachelin, André Billy et ses collaborateurs de l'*Echo littéraire du Boulevard*. Il était resté droit et robuste ; son visage avait gardé de la noblesse ; sa courtoisie était extrême ; il paraissait même parfois un peu circonspect dans ses propos ; cet homme très cultivé et que l'argot n'avait séduit que par sa richesse en métaphores pittoresques et en harmonies initiatrices, s'exprimait toujours sans prononcer de paroles violentes ou de mots inutiles.

A J. Dyssord qui l'appelait « le poète de la rue » il dit un jour : — Je suis plutôt le poète du coin de la rue. — Une autre fois, comme il arrivait de son domaine de Liffert et qu'on lui demandait s'il avait travaillé, il répondit : — Non. Je ne fais rien à la campagne. La nature me dépasse... — Dans l'accent qui accompagnait ces propos, on sentait qu'il avait, par-dessus tout, le goût du terroir parisien ; et ce n'est pas sans raison qu'il préférait ses recueils intitulés *Dans la rue* aux chansons et monologues réunis dans le volume *Sur la route*. —

L. DX.

§

Centenaire de M^{me} Dufrénoy. — Adélaïde-Gillette Billet, dame Dufrénoy, mourut, à Paris, le 7 mars 1825, c'est-à-dire quatre ans moins dix jours après son ami Louis de Fontanes. Nous avons célébré par avance cet anniversaire lorsque nous avons associé, comme il convenait, le souvenir de M^{me} Dufrénoy, romancière et poétesse, à la commémoration funèbre de Fontanes (cf. *Mercur de France*, I-IV-1921, pages 278 et suiv.). Sans doute on pourrait encore rappeler aujourd'hui la tentative d'Académie féminine que conçut M^{me} Dufrénoy ; les projets de costumes raillés par M^{me} d'Abrantès dans ses *Mémoires* ; la défection de Fontanes, etc. Mais cette Académie laissa si peu de traces littéraires qu'il convient mieux, pour honorer la mémoire de M^{me} Dufrénoy, de lire, sinon de relire, un de ses ouvrages.

Voyons, par exemple, *La Femme-auteur ou les inconvénients de la célébrité* (1812, 2 volumes in-12). On a dit que ce roman se compose en partie des événements qui sont arrivés à l'auteur. Raison de plus pour le prendre, l'épousseter et l'ouvrir.

La femme-auteur, c'est Anaïs de Simiane. Elle a été couronnée par l'Académie des Jeux floraux et par l'Académie française. Son père meurt